

LE SOUDAN EN 1898

Maurice Amman, alors capitaine au 2^{ème} régiment de tirailleurs sénégalais, servit au Soudan français de 1897 à 1899, lors de la dernière phase décisive de la conquête de ce territoire, dont on va retracer très brièvement l'histoire jusqu'au 1^{er} janvier 1898.

On laissera ensuite la plume au lieutenant- colonel, lieutenant- gouverneur du Soudan qui en détaille la situation stratégique, du 1^{er} janvier au 20 septembre 1898, dans un rapport manuscrit, ronéoté.

Disons, en préambule, que le Soudan français couvrait à l'époque, à peu près, les Etats actuels du Mali et du Burkina Faso, au sud de la boucle du Niger. Il était bien distinct du Soudan actuel, mais ses frontières n'étaient pas nettement définies, au nord du fleuve Niger, vers le Sahara , comme à l'est vers le Niger et le Tchad et comme vers le Nigéria, au sud-est.

Les Français qui en firent la conquête avaient commencé par prendre possession de la vallée du Sénégal, dès le XVIIe siècle, avec la fondation de Saint Louis, et de plusieurs postes, dont celui de Podor, importants pour la traite des esclaves et le commerce de l'or et de la gomme arabique. Le commerce négrier y fut aussi pratiqué par eux mais sur une échelle bien moindre que sur les côtes de Guinée et le principal point de ravitaillement et de transit était l'île de Gorée (on rappelle que le Sénégal fut abandonné à l'Angleterre de 1763 à 1783).

Au XIXe siècle, ils remontèrent la vallée et y installèrent des postes militaires, sous la direction, notamment, du colonel Louis Faidherbe.

A partir de 1870, ils commencèrent à s'étendre vers l'est afin de contrôler les régions du sud de la boucle du Niger (actuels Mali, Burkina Faso), puis au-delà du fleuve vers les Etats actuels du Niger du Tchad, et vers le sud, afin de rejoindre leurs bases de Côte d'ivoire.

En 1897, la fameuse mission Marchand fut même envoyée vers le Haut Nil, dans l'actuel Soudan du sud , avec l'idée de relier Dakar à la mer Rouge. Mais à Fachoda, la mission se heurta aux Anglais, commandés par lord Kitchener, qui voulaient étendre leur chemin de fer du Cap au Caire. Le conflit eut lieu dans un contexte d'intense nationalisme qui faillit entraîner une guerre franco anglaise. Mais les Français cédèrent le 3 novembre 1898.

Lors de leur expansion au sud du Niger, ils se heurtèrent à des résistances locales d'inégale intensité. La principale fut celle de Samory Touré, fondateur de l'empire Wassoulou, dans la région du haut Niger.

Ce grand chef de guerre, qui était aussi le plus grand marchand d'esclaves de la région, s'était converti à l'islam et portait ainsi le titre d'*Almamy*. Il était un chef spirituel et temporel qui disposait d'une puissante armée équipée à l'européenne et contrôlait un vaste territoire qui, pour le situer en 1881, s'étendait en Guinée et au Mali jusqu'au nord de la Cote d'Ivoire et au Burkina Faso.

Entre 1886 et 1889, Samory dut conclure des traités avec les entrepreneurs français, nombreux et bien armés du futur général Gallieni, commandant supérieur de la colonie alors appelée du *Haut Fleuve*.

Il faut dire que dans leurs entreprises de conquête, les Français s'appuyaient sur les tribus noires animistes qui se révoltaient contre le musulman Samory et ses exigences commerciales (esclaves, or, etc).

En 1890, le Soudan français fut créé au sein de la *Colonie du Haut Fleuve*, avec un commandant supérieur, Louis Archinard . Celui-ci s'empara de l'importante ville fortifiée de l'empire Wassoulou, Kankan, mais Samory lui livra dès lors une difficile et meurtrière guerre de mouvement.

En juin 1892, le colonel Humbert, successeur d'Archinard, captura Bissandougou la capitale du Wassoulou et refoula Samory qui était en grande difficulté pour se procurer des armes.

En effet, en 1890, la convention de Bruxelles avait proscrit les ventes d'armes afin de tenter d'éradiquer l'esclavage en Afrique, et les Anglais l'appliquaient, en particulier au Libéria.

Samory, acculé, se mit alors à pratiquer la politique de la terre brûlée en se repliant vers l'est. Cependant, les Français ne le poursuivirent pas, car il n'était plus un objectif stratégique.

Tranquillisés, les Français, par décret du 27 août 1892, firent du Soudan une colonie autonome, dont Archinard fut le premier gouverneur, avec Kayes pour capitale (Bamako le devint en 1899). En 1895, elle fut intégrée à l'Afrique Occidentale Française (l'AOF).

La conquête du pays Mossi (actuel Burkina Faso) en 1896 et 1897

Cette conquête fut entreprise par les lieutenants Voulet et Chanoine, qui s'emparèrent de Ouagadougou en septembre 1896 et se lancèrent ensuite à la poursuite du roi des Mossi qui s'était enfui. Ils prirent la tête d'une colonne qui sema partout la terreur mais sans pouvoir le rattraper. A leur retour, épuisés, ils durent de nouveau s'emparer de Ouagadougou repris dans l'intervalle par les Mossis, et investirent un nouveau roi en 1897.

Le pays passa dès lors sous administration militaire française.

Ce pays Mossi couvrait 60 000 km carrés et était habité par plus d'un million d'habitants. Traversé par de mauvaises pistes impraticables à la saison des pluies, il venait d'être conquis, mais nullement soumis, et les premiers résidents français, les capitaines Scal, Dubreuil et Amman disposaient de moyens très limités alors que les foyers de résistance étaient nombreux.

On se doit de citer Benoit Beucher qui a évoqué, dans un article sur « Les débuts de l'administration coloniale au pays Mossi », la difficile tâche de ces premiers résidents « qui se sont montrés dans l'ensemble très pragmatiques et se sont largement appuyés sur les chefs coutumiers et souverains mossi. Ceci n'est pas sans rappeler la politique des égards vis à vis des élites indigènes qui sera popularisée et appliquée par le maréchal Lyautey au Maroc entre 1912 et 1925.

Les prédécesseurs de nos soldats actuellement déployés au Sahel devaient donc porter de nombreuses casquettes. Certains se sont même fait ethnologues . Le savoir est bien synonyme de pouvoir, particulièrement dans un contexte où l'encadrement français en était réduit à un ratio d'environ un administrateur pour 100 000 africains. Dans ces conditions les impératifs du commandement nécessitant de l'improvisation, du bon sens et de l'imagination. Sans pouvoir tenir les populations en tout lieu et en tout temps Il devenait nécessaire de donner l'illusion que ce pouvoir était omniprésent, notamment en multipliant les tournées au contact de populations qui se soulèveront pour la dernière fois en 1908, en pleine administration civile. »

Toutefois la guerre avec Samory reprit en 1897, à la suite de la destruction d'un bataillon français par un des fils de Samory.

Au premier janvier 1898, la situation du Soudan était ainsi loin d'être stabilisée et pas seulement à cause de Samory.

C'est ce que le lieutenant- gouverneur va nous raconter dans un long rapport manuscrit et ronéoté.

SITUATION AU 1^{ER} JANVIER 1898

« L'année 1897 qui venait de s'écouler avait été marquée par la prodigieuse rapidité de notre extension dans la boucle du Niger. L'occupation plus ou moins effective du Mossi du Gouroundi, des pays de la Volta de Say, la jonction du Soudan avec le Dahomey en avaient été les faits les plus saillants. Quelques évènements malheureux étaient par contre à déplorer, entre autres le massacre de la Mission Braulot qui nous coûtait Bronna et le regrettable incident de Kagha dont les conséquences les plus funestes furent de prêter aux Touaregs une puissance qu'ils n'avaient pas.

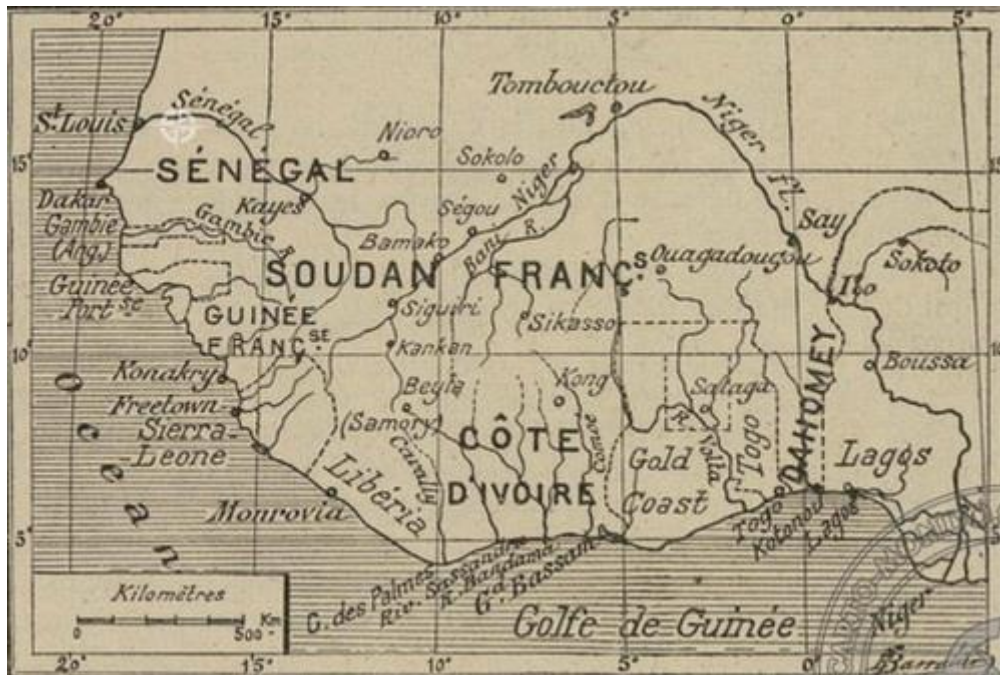
Au commencement de l'année actuelle la situation générale de la colonie était plutôt précaire : 18 compagnies régulières, trois auxiliaires, un escadron de spahis et quelques canonniers devaient conquérir effectivement et pacifier un pays grand comme deux fois la France. Dans quelques régions certes, la situation était satisfaisante : dans les anciens cercles de l'ouest, dans le Sahel dont les Maures fourbes et lâches réservent leurs révoltes pour la saison des pluies, dans le Nord où le combat de Gouvizgaï avait déterminé de nombreuses soumissions.

Au contraire, dans toute la partie méridionale du Soudan, les évènements s'annonçaient comme extrêmement graves.

Malgré son extrême activité et sa rare énergie, le commandant Caudrelier éprouvait les plus grandes difficultés dans le pays de la Volta où les groupes de la Comoé et de Bobo Dioulasso venaient d'être créés contre Samory. D'autre part les nouveaux postes de Tombouctou, Odjenné, Touba, Dabala suffisaient à peine à mettre à l'abris d'un coup de main des sofas les vallées de la Bagoé, du Gantérani et du haut Niger.

La région sud une des plus exposées était presque complètement dépourvue de troupes et hors d'état de résister longtemps à Samory, qui, pendant le courant de l'année, avait vu sa puissance augmenter de façon considérable.

La capture d'Henderson, l'échec des infligée aux Anglais à Oma, le massacre de la mission Braulot, ses accointances très probables avec les Anglais n'avaient pas peu contribué à relever l'audace et le prestige de ses sofas. Son voisin Babemba, notre soi-disant allié, lui fournissait quantité de chevaux, grillait les villages voisins de ses Etats, approvisionnait de captifs les marchés du Soudan et laissait attaquer et insulter par ses sofas nos officiers en reconnaissance. Il est plus que probable que Samory et Babemba, divisés croyait on par une haine féroce étaient tout près de s'allier pour se retourner contre nous. La politique suivie, indécise, peu énergique, coupée de pourparlers continuels entretenait dans la croyance de leurs forces et de notre propre faiblesse ces deux chefs qui comme tous les noirs ne comprennent que la force brutale et ne plient que devant elle.



Enfin, depuis quelque temps les Anglais, inquiets de nos grands progrès dans la Boucle du Niger se décidaient à l'action. Malgré notre présence ils venaient d'installer un poste à Oura, avaient occupé Bourra le 17 novembre, revendiquaient officiellement comme territoires britanniques Bourra, Ona, le Gobi, le Bouroundi, etc et s'apprêtaient à soutenir par la force et par l'occupation effective leurs injustes prétentions.

En résumé, le 1^{er} janvier 1898, la situation était la suivante. Satisfaisante dans le Nord et dans l'Est, très grave dans le Sud où avec un millier d'hommes nous allions avoir à lutter contre les populations autochtones, contre Samory, contre Babemba, et à résister aux empiètements injustifiés des Anglais.

LIGNE POLITIQUE SUIVIE

Notre occupation effective pouvait se poursuivre dans trois directions principales :

- 1/ au nord nous pouvions asseoir notre domination sur le Sahel et les Maures qui l'habitent ou nous étendre dans les environs de Tombouctou
- 2/ A l'est, nous pouvions soumettre définitivement ou chasser les Touaregs de la Boucle du Niger et nous étendre le long de la barrière orientale de ce fleuve
- 3/ Au sud enfin, nous avions à nous opposer à la marche en avant des Anglais, à encercler dans une ligne de postes de plus en plus resserrés les bandes de Samory et enfin à veiller sur Babemba dont les intentions commençaient à paraître nettement hostiles.

Comme cela a déjà été dit, 2500 hommes de troupes régulières ou autres étaient à notre disposition pour faire face à ces différents besoins. Il y avait une impossibilité matérielle de porter notre effort sur tous les points à la fois et il fallait s'attaquer d'abord et vigoureusement aux œuvres les plus urgentes et les plus utiles, quitte à négliger provisoirement les autres

Or, l'occupation des territoires inutiles et inutilisables du Sahel et de la région de Tombouctou nous eut entraîné indéfiniment à la poursuite des nouvelles tribus pillardes voisines de nos nouvelles frontières. Puis rien ne nous pressait dans le Nord et dans l'Est où nous ne sommes en compétition avec personne et où nous pourrions toujours prendre quand nous le voudrions tout le terrain que nous voudrions.

Donc ni utilité, ni urgence aucune.

Il en était tout autrement le long de la frontière Sud, dont les pays riches, peu éloignés de la côte sont susceptibles de s'ouvrir avec fruits au commerce européen, et où il y avait un intérêt de premier ordre à établir rapidement notre jonction avec la Côte d'Ivoire. De ce côté, Samory et Babemba placés au cœur même de la région rendaient notre domination extrêmement précaire et constituaient pour nos communications entre l'Ouest et l'Est une menace perpétuelle. De plus, les territoires envahis par les Anglais pouvaient être irrémédiablement perdus pour nous.

Il était donc d'une utilité incontestable et d'une urgence absolue de porter vers le Sud tout l'effort de la campagne en remettant à plus tard le règlement des questions pendantes dans le reste de la colonie.

Il y avait lieu également de forcer Babemba à se déclarer franchement pour ou contre nous ; d'abandonner avec Samory l'exécrable politique des pourparlers, lettres ou missions et d'adopter celle plus énergique des coups de fusil, la seule capable de donner des résultats décisifs et durables.

Cette ligne de conduite dont on s'est écarté le moins possible a produit en six mois les résultats que nous allons étudier. Les événements qui se sont produits au Soudan pendant le Premier semestre 1898 peuvent se rattacher à cinq groupes, correspondant chacun à des chapitres suivants :

1/ Politique suivie dans les anciens cercles et les territoires complètement amis

2/ Délimitation Franco/Anglaise

3/ Les Maures et les Touaregs

4/ Opérations contre Babemba

5/ Colonne Volta et opérations contre Samory

Nous allons prendre successivement chacun de ces groupes et examiner les faits intervenus, les conséquences qui en découlent et les résultats qu'on a tirés.

I. POLITIQUE DANS LES ANCIENS CERCLES ET LES TERRITOIRES SOUMIS

L'esprit des populations qui occupent l'ancien Soudan paraissait excellent. Malinkés, Toucouleurs, Bambaras, etc, rivalisaient de zèle pour nous satisfaire dans la mesure de leurs moyens. L'impôt rentrait de façon régulière et notre domination paraissait solidement établie, seuls quelques mouvements sans grande importance dans le Kissi étaient venus troubler la tranquillité générale.

L'évènement n'allait pas tarder à montrer que le dévouement et l'obéissance dont on a fait montre envers nous ne sont et ne seront de longtemps encore que l'effet de la crainte et de l'impossibilité matérielle de secouer notre joug et que des soulèvements sont toujours à craindre lorsque nous n'aurons pas entre les mains de quoi les réprimer immédiatement.

Sikasso avait dans le Soudan la réputation d'une ville imprenable. A peine, notre petite colonne eut elle quitté Bamako qu'une certaine effervescence se produisait partout.

Sans refus bien déterminé d'obéissance à Bamako, Kita, Nioro, Gombou et à Kayes même, les ordres étaient éludés ou n'étaient exécutés qu'avec une lenteur significative et inquiétante. Les Saracolets du Markadougou et du Nyamina ne cachaient pas leurs opinions hostiles.

Enfin, au cœur même du pays des Bambaras qu'une tradition erronée représente comme nos plus fidèles soutiens¹ dans le Bélédougou, les chefs de villages requis de fournir les porteurs pour la colonne répondirent avec calme que « les Bambaras faisaient guerriers mais pas porteurs (ils fournissent un nombre ridiculement faible de tirailleurs) et que d'ailleurs tous les hommes valides étaient occupés à relever les tatas des villages ».

Nous fûmes obligés provisoirement du moins de laisser passer la chose.

Sikasso pris une petite colonne de police fut lancée dans le Bélédougou où sa besogne fut d'ailleurs des plus faibles. Le fier Bambara avait perdu toute son arrogance et son goût pour le métier des armes. La répression sévère qui s'en suivit ne souleva pas le moindre murmure et quelques punitions exemplaires infligées dans les centres de rébellion suffirent à ramener l'ordre le plus parfait là où il avait été le plus troublé. Mais nous étions les plus forts et si pour une cause quelconque Sikasso n'avait pas été pris, un soulèvement général et d'une gravité exceptionnelle éclatait dans le Soudan, dont, malgré l'opinion consacrée les peuples ne nous supportent que parce qu'ils ne peuvent pas faire autrement.

Les musulmans d'ailleurs qui font à notre influence une guerre acharnée n'avaient pas laissé passer cette occasion de Sikasso, pour essayer de nous créer des difficultés.

Tant par fanatisme religieux que par dépit de se voir prendre leur suprématie morale et matérielle, les Marabouts seront toujours pour nous des ennemis plus ou moins déclarés mais redoutables si on cesse de les surveiller un instant.

II. DELIMITATION FRANCO-ANGLAISE

Dès la fin de l'année 1897 la question des territoires contestés Franco-Anglais au Nord du *Gold Coast* était entrée dans une phase aigue et la période critique devait durer jusqu'à ce que la signature de la Convention fût connue dans le pays, c'est-à-dire jusqu'au commencement de juillet 1898.

Notre rôle pendant ce temps fut extrêmement difficile. Pour résister aux empiètements continuels et méthodiques des Anglais, dont la supériorité numérique était écrasante, nous fûmes obligés malgré nos faibles effectifs de placer tout le long de la frontière une ligne de postes garde-pavillon.

Ces postes comprenant souvent deux tirailleurs seulement devaient être installés au milieu de pays pauvres dont les populations sauvages nous étaient hostiles et s'assemblaient en bandes fortes parfois de plus d'un millier d'hommes pour tomber sur nos petits détachements (affaire de Kommanougou). Et nos rapports avec nos voisins de plus en plus acrimonieux devinrent dès le mois d'avril si tendus que nos petits postes reçurent pour consigne « d'éviter les conflits autant que possible mais de résister par la force si les Anglais approchaient ».

D'ailleurs malgré la courtoisie apparente des rapports officiels, les Anglais firent la plupart du temps montre d'une morgue inouïe et parfois de déloyauté, usant continuellement de menaces et cherchant toujours à créer des incidents quand ils voyaient qu'ils ne pouvaient réussir ni par intimidation ni par ruse. Leurs lettres à nous adressées contiennent de nombreuses preuves de leurs menaces heureusement fanfaronnées. Après l'incident de Songoulé le colonel Northcott va jusqu'à écrire « je vous préviens que si la condition posée par moi n'est pas remplie dans un délai de 7 jours, je prendrai moi-même la chose en main ». Ce qu'il ne fit du reste bien entendu.

¹ « Les Bambaras, race plus laide, plus sale et plus abrutie que les autres » ainsi s'exprime un commandant de Cercle un peu pessimiste.

Le dernier acte de cette tragi comédie devait être le 23 juin l'invasion du territoire français par le colonel Northcott avec 8 européens, 4 canons, et 200 hommes, et sa marche sur Ouagadougou malgré les protestations indignées de postes français auprès desquels la colonne avait du passer, et qui étaient malheureusement trop faibles pour résister par la force. Le commandant de la région Macina venait heureusement d'apprendre que la Convention avait été signée et sur la vue du télégramme, le colonel Northcott se décidait à rallier Gambakha. Aussitôt après le commandant de la région Macina, rappela tous les postes français situés au sud du 11^{ème} parallèle. Les Anglais de leur côté évacuèrent Bonna et la question paraît maintenant bien close. Mais nul ne peut savoir ce qui aurait pu résulter d'un retard dans la solution des négociations entamées à Paris.

Il y a lieu pour terminer de rendre hommage à l'attitude courtoise mais énergique que n'ont cessé de déployer nos officiers, qui ont donné partout les plus grandes preuves de calme et de sang froid et ont ainsi réussi à éviter l'effusion de sang et la rupture des relations diplomatiques tout en abandonnant pas la moindre parcelle de terrain.

Le colonel Northcott lui-même ne put s'empêcher de dire après l'affaire de Ouagadougou combien il avait admiré la ténacité et l'endurance de nos tirailleurs, le dévouement et le patriotisme de nos officiers. Pareil témoignage venant d'un rival mérite d'être enregistré.

III. LES MAURES ET LES TOUAREGS

Nous avons dit que les régions septentrionales de la Colonie avaient du être quelque sacrifiées l'hiver. Maintenant que la situation s'est éclaircie dans le Sud il serait temps d'adopter dans le Nord une politique raisonnée et capable de donner les moins mauvais résultats dans cette région déshéritée. Trois lignes de conduite se présentent au premier abord.

1) Maintien du statu quo et protection par une ligne de postes des frontières actuelles du Soudan, tout en entretenant avec les Maures et les Touaregs des relations aussi bonnes que possible.

2) Extension vers le Nord et occupation effective du désert

3) Extermination de ces peuples par tous les moyens en notre pouvoir

1) Examinons d'abord les résultats de la politique actuelle.

Les Allouchs insoumis, les Meschdouff émettant la prétention de se faire payer des coutumes, puis se révoltant malgré notre réseau de postes, nous tirant des hommes dès que les pluies leur permettent de se mettre à l'abri de nos poursuites, les autres tribus Maures ne rêvant que massacres et pillages.

Au Nord et dans l'Est les Kel Antassars, insoumis pillant les Kel Antassars soumis, les Igouadarren refusant de répondre à des ouvertures de paix cependant bien douces, enfin une colonne nécessaire pour disperser un rezzou menaçant. Voilà le passé et ce que nous promet dans l'avenir le maintien des conditions actuelles.

2) Devons nous alors nous étendre vers le Nord et occuper effectivement le désert, c'est-à-dire accroître indéfiniment et sans compensation nos frais d'occupation pour trouver toujours en face de nous de nouvelles tribus insoumises et à soumettre ?

3) Devons nous au contraire faire le désert véritable autour du Soudan actuel et cette dernière solution serait-elle difficile à obtenir ?

Examinons les peuples auxquels nous avons affaire :

Tous nomades et incapables de se fixer, les Maures aussi cruels et aussi pillards que les Touaregs, les Touaregs aussi lâches et traîtres que les Maures, agissant la nuit par surprise, braves quand ils se sentent cent contre un, d'une lâcheté inouïe quand ils ne sont que vingt fois supérieurs en nombre ou qu'ils savent leur présence éventée, poussant au combat leurs esclaves noirs, mais ne se montrant jamais eux-mêmes là où il y a du danger, en somme ennemis méprisables que nous avons toujours battus, un contre cent quand nous avons pris les précautions nécessaires pour éviter les surprises et qui jouissent depuis trop longtemps d'une réputation surfaite que malheureusement les incidents, tout de notre faute de Tacoubas et de Kagha n'ont pas contribué à détruire.

Pour ce qui concerne le développement économique du Soudan ces peuples occupent en bordure de la Colonie des territoires incultes, et pour cause, ne produisant que du bétail dont la Colonie regorge, un peu de gomme dont l'exploitation pourrait être faite par les Noirs si les occupants actuels avaient disparu et du sel auquel commence à faire une grosse concurrence le sel aggloméré venu de France. Pour compenser les frais d'occupation qui sont considérables, nous percevons un impôt presque nul et un oussourou presque inutilisable. Quant au commerce des caravanes, qu'on le veuille ou non il disparaîtra de lui-même, puisque en l'état précaire de nos moyens de transport actuels, le transport des marchandises d'Europe à Tombouctou coûte moins cher par le Sénégal que par le désert.

En résumé que perdriions nous si les Touaregs et les Maures disparaissaient ? Rien ou presque rien. Nous y gagnerions par contre de grosses économies sur les frais d'occupation, sans compter que la sécurité complète rendue à nos protégés noirs nous permettrait sans peine d'augmenter dans des proportions notables le rendement de l'impôt.

L'entreprise est-elle difficile ? Etant donné la lâcheté de ces peuples on peut admettre qu'un détachement de cent tirailleurs n'a rien à craindre s'il se garde. Dans une poursuite acharnée et continue, par le comblement des puits, on pourrait rendre inhabitable à ces nomades pendant l'hivernage une zone déterminée du désert.

En interdisant complètement l'accès du Soudan pendant l'hiver, ce qui serait relativement facile, à tous ceux qui n'accepteraient pas de se soumettre complètement à des conditions bien déterminées la sécheresse achèverait l'œuvre commencée par nos armes.

IV. OPERATIONS CONTRE BABEMBA

L'un des principaux obstacles à notre influence, à notre sécurité et à la rapidité de notre extension était l'existence au cœur même du Soudan de l'Empire du Kéné Dougou. Depuis longtemps déjà nous avons éprouvé des difficultés de ce côté et plusieurs officiers avaient été envoyés en mission à Sikasso pour le règlement à l'amiable des différends existant. Mais tous, à part le commandant Péroz s'étaient laissés trompés par l'accueil qu'ils avaient reçu. Babemba, l'allié de l'Almany et son fournisseur de chevaux, le fabricant d'esclaves du Soudan, grisé par la force de ses remparts élevés contre nous, excité par les fils de Thiébat et le parti de la guerre, était devenu d'une audace et d'une insolence insoutenable et ses sofas pillaient ouvertement nos villages, attaquaient et insultaient nos officiers.

A la fin de l'année 1897, devant le refus de Babemba de reconnaître notre suzeraineté sur la rive gauche de la Bagoé et de payer son tribut annuel de bœufs, le gouverneur décida de faire une dernière tentative pacifique dont fut chargée le capitaine Morisson. Celui-ci, reçu d'une façon hostile à Sikasso dut bientôt quitter la ville et en retournant à Sikasso dut bientôt quitter la ville et en retournant à Bougoumi, son escorte tomba dans un guet-apens, fut désarmée, ses bagages pillés et le capitaine et ses hommes ne durent la vie qu'à leur énergie et à la rapidité de leur retraite.

Pendant ce temps d'ailleurs Babemba avait envoyé au commandant du Cercle de Ségou un cadavre pour marquer qu'il n'y avait plus rien de commun entre les Français et lui. La mesure était comble et supporter plus longtemps de pareilles insultes n'eut servi qu'à encourager les sofas et à nous attirer le mépris et des révoltes de nos vassaux noirs prompts à considérer comme preuve de lâcheté et de faiblesse tout retard dans la répression.

Une colonne fut donc décidée et rapidement concentrée à Bamako. Elle arriva le 15 avril devant Sikasso et le premier mai après 14 combats de jour et de nuit et un assaut qui dura toute la journée, la ville tomba entre nos mains.

Ce succès qui eut dans tout le Soudan un énorme retentissement eut des conséquences de la plus haute portée politique.

1/ Le soulèvement qui avait pris naissance un peu partout dans la colonie tomba du coup et nous pouvions compter sur une longue période de tranquillité générale tant notre prestige aux yeux des noirs s'est accru par ce coup d'audace. Nous avons pris en quinze jours une ville qui avait résisté victorieusement pendant 6 mois à toutes les forces de Samory.

2/ Nous avons acquis un pays riche et situé très loin de la Côte dans l'hinterland immédiat de la Côte d'Ivoire.

3/ Nos communications sont désormais faciles et suivies entre Kayes et les pays de l'Est

4/ L'esclavage a perdu sa source principale

5/ La puissance de Samory se trouvait fortement ébranlée et nous verrons ultérieurement combien cette opération a contribué à rendre aussi précaire qu'elle l'est actuellement la situation de notre vieil ennemi.

V. COLONNE DE LA VOLTA SAMORY

Nous abordons ici la question capitale, celle qui touchait de plus près à la vitalité même du Soudan. Nous avons vu que Samory au commencement du semestre était de sa personne dans Djimini et que ses bandes parcouraient et dévastaient tout le pays compris entre la Côte d'Ivoire et nos postes de Dabala, Tombouctou, Bobo-Dioulassou et la Comoé. Malgré la création de ces postes et malgré l'occupation par les Anglais de Bouma ce qui lui bouchait la route du Nord et de l'Est sa puissance morale et matérielle était encore considérable. Il y avait urgence à porter tout notre effort de ce côté pour les motifs précédemment énoncés.

Le plan fut le suivant : rompre toute espèce de relation avec l'almamy ; empêcher par tous les moyens les bandes de Samory de franchir la ligne des postes nouvellement créés ; gagner en avant en l'occupant à mesure le plus de terrain possible pour l'enserrer de plus en plus, rétrécir le cercle de ses opérations et diminuer ses moyens de ravitaillement tout en le menaçant continuellement dans ses richesses et ses captifs. Le résumé des faits fera ressortir les moyens employés et leurs conséquences.

En janvier, nous commençons à occuper le Lobi et la colonne de la Volta continuait la pacification des territoires Omo, Bobo et Oulé qui n'allait pas sans difficultés, témoins les affaires de Kari (13 janvier) et Bagassi (18 janvier) . De son côté le commandant du poste de la Comoë qui avait reçu l'ordre de marcher sur Kong s'il recevait avis de son évacuation par les sofas ou de l'intention des Anglais de s'en emparer, entra dans la ville le 29 janvier après une faible résistance des sofas et s'y installait.

Samory inquiet de ces mouvements tenta un violent effort pour se dégager au Nord et à l'Est. Le 2 février, les bandes de Bilaly prononcèrent contre le poste de Tombougou une violente attaque heureusement repoussée, tandis que le reste des sofas, avec Sarankéni Mory assiégeaient Kong.

Le blocus complet de ce poste dura 14 jours (13 au 27 février) pendant lesquels la petite garnison souffrant terriblement de la soif tint une conduite héroïque digne de nos plus belles pages de notre histoire militaire. Heureusement, la colonne mobile était prévenue et après avoir bousculé les sofas (23 février) Fasselemon (26 février) elle arrivait le 27 devant Kong mettant en fuite les assiégeants. Puis, dans le but de dégager les abords de la ville la colonne et des reconnaissances firent de nombreuses pointes aux environs livrant de nombreux combats parmi lesquels il convient de citer ceux de Gouengo et Ouakabou (9 mars) où fut blessé Mokhtar, fils de Samory. Le 6, la colonne faisait retour sur la Comoé.

L'énergie des chefs, l'endurance des tirailleurs furent au-dessus de tout éloge.

Opérant dans un pays absolument dévasté, sans porteurs, livrant journallement des combats meurtriers, les tirailleurs devaient encore porter chacun 20 jours de vivres (10 kilos) et l'on doublait toutes les étapes pour diminuer la durée des opérations et ménager aussi les vivres emportés !

Les bandes de Samory épuisées par l'effort fourni se tinrent quelque temps au repos.

Cependant, le 9 mars une reconnaissance de Tombougou rencontrait les sofas de Bilaly et les bousculaient vivement à Boukoura, tandis que d'autre part, Kong était de nouveau furieusement attaqué le 30 avril.

Voyant qu'ils ne pouvaient rien contre les murs du poste, les sofas se répandirent dans la brousse dans l'intention de piller les convois de ravitaillement et les 15 et 16 mai à Nassian, ils tentaient heureusement sans succès un audacieux coup de main sur l'un de ces convois.

D'autre part à Bong, près de Tombougou, nous infligions aux sofas un sérieux échec.

Sur ces entrefaites avaient eu lieu la prise de Sikasso et la formation de la colonne dite de Kong. Il fallait profiter des avantages de tous genres qui nous étaient créés et poursuivre sans répit nos sauvages ennemis.

La colonne de Kong quittait Sikasso le 20 mai, chassait devant elle les bandes de Bilaly auxquelles étaient venues s'ajouter celles de Fô et quelques sofas de Babemba, dégageant les environs de Tombougou, jusque-là infestés et arrivait le 2 juin à Kong après avoir fait des marches de 9 km en 2 jours malgré l'état du pays et la saison avancée.

Là, nous apprenions que Samory, découragé par les échecs successifs de ses sofas, terrorisé par la prise de Sikasso et la marche de la colonne sur Kong avait avec toutes ses troupes et son convoi abandonné le Djimini et la vallée de la Bandama pour se retirer vers l'ouest. Nous occupions immédiatement tous les pays évacués et une ligne de postes fortement organisés interdisait à Samory tout retour en arrière.

Les conséquences de cette fuite de Samory furent considérables puisqu'elle nous livrait tout l'hinterland de la Côte d'Ivoire et nous permettait d'entrer en communication avec cette dernière colonie ce qui d'ailleurs fut fait aussitôt. Elle prouvait de plus dans quel état de démoralisation profonde et de lassitude extrême se trouvaient les sofas, parmi lesquels depuis ces temps, les désertions furent très nombreuses. En une seule semaine, 1200 fugitifs se réfugièrent à Touba livrant quantité de fusils dont beaucoup à tir rapide et en excellent état. Samory devait continuer son exode vers l'ouest dans un pays épouvantable coupé de montagnes et de forêts inextricables, peuplé d'anthropophages qui suivaient la colonne et mangeaient tous les trainards.

Il était essentiel pour nous de poursuivre toujours et sans relâche. Une colonne rapidement formée dans la Région Sud abordait le 19 juin les bandes et s'emparait le 20 de Doué après un très violent combat auquel prit part Samory lui-même. De nombreuses reconnaissances rayonnaient autour de Touba, livraient de fréquents combats et le 28 juillet le mahon était complètement évacué par les sofas, Samory s'étant retiré à un jour de marche au sud de Tonngaradougou (Cavally).

Les désertions pendant ce temps continuaient en masse et Samory envoyait le 2 août à Touba des envoyés porteurs d'une lettre demandant la paix.

Le 14 août, nouvelle arrivée à Touba de messages de paix.

Le 23 août, Samory faisait dire qu'il consentait à la dispersion de ses sofas ne demandant que le droit de se retirer à Sanankoro avec ses femmes et quelques serviteurs.

Nous assistons actuellement à l'agonie de notre irrémédiable ennemi et il est très probable qu'à brève échéance nos luttes contre Samory n'intéresseront plus que les historiens soucieux de ces questions.

SITUATION AU 1^{er} JUILLET 1898

Les faits que nous venons d'examiner rapidement et qui ne sont que les principaux parmi ceux ayant troublé pendant le semestre écoulé, la tranquillité du Soudan, permettent cependant de concevoir combien furent grandes les difficultés à vaincre et quelle dut être l'endurance et l'énergie de tous pour remédier au fâcheux état de choses que nous créait la faiblesse des ressources mises à notre disposition.

En février et mars pendant que les Anglais devenaient les plus entreprenants, pendant que la colonne Volta rencontrait une résistance acharnée de la part des villages Bobos et Oulés, pendant que les bandes de Samory bloquaient Kong, pendant que Babemba, après l'insulte faite à la mission Morisson, pillait nos villages aux portes de Ségou, il fallait aussi réprimer la révolte de nos sujets noirs qu'on aurait cru les plus dévoués. Et pour faire face à tout, nous n'avions ni troupes disponibles ni canons.

Les troupes de la Colonne de Sikasso furent pour la plupart improvisées en deux mois, la Direction de l'artillerie de Bamako dut remettre en état des canons hors de service.

De même dans la Région Sud, après l'exode de Samory vers l'ouest la poursuite a été exécutée pour beaucoup avec des auxiliaires de nouvelle levée à peine encadrés, mal nourris, opérant dans un pays extrêmement difficile et en pleine saison des pluies. Et partout, sauf dans la région de Tombouctou, la qualité médiocre de l'armement (fusils 1874) venait s'adjoindre à notre infériorité numérique. Et cependant voyons en quel état se trouve actuellement la Colonie.

Les populations soudanaises, auprès desquelles la prise de Sikasso n'a fait qu'augmenter notre ancien prestige, courbent de nouveau la tête et donnent des preuves de soumission parfaite et de dévouement empressé.

Notre domination règne sans conteste de Kayes à Say à travers des pays qui, au 1^{er} janvier nous étaient absolument hostiles ; Kong que nous n'avions jamais pu prendre est définitivement entre nos mains, ainsi que les riches contrées de l'hinterland de la Côte d'Ivoire, et nos communications sont établies avec cette colonie, traversant le Djimini oule Bouma qui il y a 3 mois étaient encore infestées de sofas.

Les Maures et les Touaregs sont pour le moment tranquilles et l'expulsion de ces derniers des Territoires de la Boucle du Niger sera très prochainement un fait accompli.

La question Franco Anglaise est terminée et rend disponible une œuvre vraiment utile, des troupes qui avaient du être employées à ce métier terriblement pénible et irritant de s'opposer à des menées plus ou moins loyales.

Enfin, de nos deux grands ennemis au Soudan, Babemba est mort et son Empire détruit, et Samory traqué par nos troupes, acculé à un pays hostile, vieux, fatigué, ne sachant plus comment nourrir ses bandes, affaibli par des désertions nombreuses, implore la paix et à des conditions qui nous le livrent complètement, ne demandant plus qu'à mourir dans le village qui fut témoin de sa puissance : Sanankoro.

Tout notre effort peut donc maintenant se porter vers le Nord et vers l'Est, c'est probablement ce qui aura lieu pendant la campagne prochaine.

Tels sont les résultats obtenus qui montrent surabondamment le dévouement déployé et l'immensité de l'effort accompli. ». Fin du rapport. Signature illisible.

LA FIN DE SAMORY

Le lieutenant- gouverneur avait raison de penser que Samory Touré allait être définitivement battu !

Le matin du 29 septembre 1898, il fut en effet capturé par le capitaine Henri Gouraud, en un lieu dit Nzo, à Guélemou, en Côte d'Ivoire. Exilé au Gabon, il mourut le 2 juin 1900. Cet homme exceptionnel fut, sans aucun doute, le plus redoutable adversaire que les Français affrontèrent en Afrique de l'Ouest.

Il y est aujourd'hui considéré comme un héros de la résistance africaine à l'expansion coloniale française.

Le capitaine Gouraud, ami du capitaine Amman, fut pour sa part admiré et fêté à son retour en France et sa carrière militaire devint fulgurante. Il s'illustra plus tard en Mauritanie, au Tchad et au Maroc puis pendant la Grande Guerre. Il fut en particulier grièvement blessé aux Dardanelles en 1915.

Il fut, après la guerre, Haut Commissaire de la République au Levant de 1919 à 1923, puis gouverneur militaire de Paris de 1923 à 1937.

Il mourut le 16 septembre 1946.

Naissance d'un mythe africain



La mission Voulet- Chanoine à partir de juillet 1898 et sa rencontre avec le capitaine Amman

En concluant son rapport à la date du 1^{er} juillet 1898, le lieutenant- colonel et ses capitaines ne savaient sans doute pas que les deux conquérants du pays Mossi, les lieutenants Voulet et Chanoine², au sinistre palmarès, se préparaient à revenir pour effectuer une mission difficile vers le lac Tchad, au moment même où le commandant Marchand s'installait sur le Nil à Fachoda.

La mission, partie de Bordeaux en juillet 1898, remonta le Sénégal en bateau, traversa le haut plateau Mandingue, puis se divisa en deux groupes. L'un descendit le Niger, l'autre traversa les territoires nouvellement conquis au Burkina dans la boucle du fleuve et arriva à Ouagadougou, où elle allait s'équiper avant de rejoindre la rive gauche du Niger et mener sa mission vers les possessions mal définies des Britanniques au Nigéria.

L'atroce parcours de cette mission a été raconté par Jean-Claude Simoën dans un livre très éprouvant : « Les fils de rois » (Jean-Claude Lattès, 1996).

On en citera simplement un passage, car il mentionne son passage à Ouagadougou au début de novembre 1898 :

« A Ouagadougou, Chanoine (surnommé par les indigènes le « lieutenant fou ») fut accueilli par le capitaine Amman, chef du poste et résident de France au Mossi. Prévenu de l'arrivée de la colonne, Amman avait déjà fait préparer vingt et un chevaux, des étalons issus de Bandiagara et réservés aux Européens. Il avait aussi fait réunir plus de porteurs que prévu afin que l'on puisse procéder à une belle sélection »...

La colonne ne cessa de se renforcer et repartit de Ouagadougou avec des centaines de porteurs le 16 novembre. « Sur leur route, les ordres du capitaine Amman les précédaient »...

On ne dispose pas malheureusement de lettres ou de photographies du capitaine Amman pendant cette période.

En revanche, un autre officier, le lieutenant Abbat, en poste à Ouagadougou (du 23 février 1897 au 17 mars 1898) a laissé, pour sa part, de très nombreuses lettres et photographies.

Son arrière petite- fille, Catherine Abbat, a pris la très heureuse initiative de créer un site internet exceptionnel pour les présenter.

Le voici : <http://catherine.abbat.free.fr/FondsAbbatSoudanFrancais/ACCUEIL.html>

On y découvre les dures conditions de vie de ces hommes isolés dans l'immensité africaine au milieu de populations primitives plus ou moins insoumises, disposant de faibles moyens matériels et humains et obligés de se débrouiller bien loin de tout secours rapide.

² Le lieutenant Chanoine était le fils du ministre de la guerre

Un seul souvenir est arrivé par tradition orale jusqu'au petit- fils du capitaine Amman :

Un jour, il déjeunait en pleine brousse en compagnie d'un autre officier français de passage, un aristocrate de haute naissance portant monocle.

Et pendant le déjeuner, servi sur une table en bois mais avec nappes et assiettes , le bel officier se mit subitement à se jeter sur sa boîte de sardines pour les dévorer à pleines mains...

La température était de 40° au soleil d'Afrique.

Par la suite, le capitaine, qui, lui, n'avait pas perdu la raison, gagna le Sénégal où il retrouva sa femme et vécut une vie de famille beaucoup plus calme.